



HAL
open science

Les jeunes et leurs petits mondes : relations, cercles sociaux, nébuleuses

Claire Bidart

► **To cite this version:**

Claire Bidart. Les jeunes et leurs petits mondes : relations, cercles sociaux, nébuleuses. Cahiers de la Maison de la recherche en sciences humaines de l'université de Caen, 1996, Mobilités et Insertions sociales, spatiales et culturelles, 5, pp.57-76. halshs-00133059

HAL Id: halshs-00133059

<https://shs.hal.science/halshs-00133059v1>

Submitted on 23 Feb 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES JEUNES ET LEURS PETITS MONDES

RELATIONS, CERCLES SOCIAUX, NEBULEUSES

Claire Bidart, Didier Le Gall

Publié dans les *Cahiers de la MRS* n°5, 1996, Caen, pp.57-76.

Cette communication se propose de traiter, non pas d'une recherche achevée¹ avec la présentation de ses résultats, mais des opérations de sa mise en oeuvre et, surtout, des dérives problématiques que le "passage à l'acte" de l'enquête de terrain lui a fait subir. Cette question du passage à l'épreuve de réalité d'un projet de recherche mérite d'être abordée et traitée comme un véritable problème scientifique. Apparaissent à ce moment des écarts entre, d'une part, le projet avec son objet construit, son corps d'hypothèses, ses questions formulées et, d'autre part, une réalité qui ne s'y "coule" finalement pas ; la prise en compte de ces écarts nous amène alors à effectuer des réajustements. Ceux-ci sont probablement le lot de toutes les enquêtes en sciences humaines, mais ils sont rarement mis en lumière. Certains réajustements ne concernent que les modalités du recueil des données : questions inadéquates à revoir, reformulations, agencement de la procédure d'entretien... la "cuisine" de l'enquête finalement, dans laquelle se négocie l'optimisation de la qualité du matériau à obtenir. Ici, les dérives subies par notre questionnement au cours de sa mise en oeuvre sont plus profondes, et touchent aux hypothèses elles-mêmes ; elles sont une remise en cause de nos conceptions de l'objet et, de ce fait, relèvent déjà d'un "résultat" à portée sociologique. Aussi, plutôt que de "glisser" rapidement sur ce phénomène, d'opérer des modifications "en douceur" dans notre antre, nous choisissons ici de les expliciter, de les formuler dans leur dimension problématique. Cette réflexion sur un ajustement nous est bien sûr profitable, mais elle est aussi susceptible d'intéresser ceux qui travaillent sur cet objet, ainsi que, plus généralement, ceux qui auront à gérer un jour ou l'autre l'épreuve du passage d'un objet construit à une réalité de terrain.

Le corpus de l'enquête à laquelle nous nous référons est constitué par 90 entretiens semi-directifs longs réalisés auprès de jeunes garçons et filles situés au seuil de bifurcations importantes concernant l'entrée dans la vie adulte et l'insertion sociale. Dans cette optique, et

¹ Ce projet de recherche, intitulé «Sociabilité et insertion professionnelle ; analyse comparative du réseau de relations de jeunes scolarisés et de jeunes en voie d'insertion» est financé, pour sa première étape, par la DRTEFP de Basse-Normandie et par la DDASS du Calvados. Participent à cette recherche : Claire Bidart, Alain Degenne, Daniel Lavenu, Lise Mounier (membres du LASMAS-IdL), Didier Le Gall (membre du LASAR). Sont associés au travail d'enquête: Dominique Beynier, Charlotte Le Van, Anne Péliissier (membres du LASAR), Madeleine Royet.

pour diversifier *a priori* les trajectoires de formation, nous avons sélectionné 30 de ces jeunes en terminale « économique et sociale », 30 autres en terminale « bac professionnel », et 30 enfin qui ont quitté plus tôt le système scolaire et suivent actuellement un stage d'insertion sociale. Tous ont entre 17 et 22 ans et résident dans l'agglomération de Caen.

Nous commencerons ici par rappeler le principe de cette recherche², en précisant les hypothèses et les spécificités de sa problématique ; puis nous décrirons rapidement la construction du guide d'entretien et son mode de fonctionnement en les reliant aux objectifs visés ; nous mettrons ensuite l'accent sur deux des hypothèses principales touchant au rapport entre cercles sociaux et relations interpersonnelles, en montrant comment l'une de ces hypothèses s'est avérée impropre à saisir la réalité rencontrée lors des premiers entretiens exploratoires ; nous tenterons enfin d'en tirer les conséquences pratiques pour notre procédure d'enquête, mais aussi, plus largement, d'en examiner les conséquences sociologiques concernant l'objet principal de la recherche, à savoir la liaison entre construction du réseau personnel, socialisation et insertion sociale.

Principe de la recherche, hypothèses et spécificités problématiques

La question de fond est celle des modes de socialisation et d'insertion sociale.

Posons tout de suite que l'insertion sociale est un processus qui ne démarre jamais "à zéro". Dès sa naissance, l'individu est inséré, et l'évolution de cette insertion ne peut s'envisager qu'en référence à ce qui existe déjà. Ce qui existe, c'est un ensemble de liens avec son entourage social. La forme prise par ce système relationnel qui inscrit l'individu dans un certain environnement social est un produit de son histoire familiale et personnelle, et de sa trajectoire au travers de ces contextes.

Nous faisons l'hypothèse que le réseau personnel, à savoir l'ensemble des relations que l'individu entretient avec autrui, construit un niveau intermédiaire dans son accès et sa participation au monde social, et par là même relève du processus de socialisation. Nous interrogeons donc les rapports entre les formes de sociabilité, la construction du réseau personnel, et les modalités de l'insertion sociale.

Cette recherche développe par ailleurs plusieurs spécificités au niveau problématique.

Tout d'abord, il s'agit d'une enquête longitudinale sur panel, c'est-à-dire que nous nous proposons de rencontrer les mêmes personnes plusieurs fois, par vagues successives tous les deux ans, sur une période de huit à dix ans. Nous verrons donc nos jeunes s'orienter, bifurquer, faire des choix, réagir à des contraintes, évoluer dans un environnement... et construire une

² Le principe fondateur et les origines de ce projet ont été exposés dans un volume précédent. Cf. Bidart C., 1994, "Insertion sociale, sociabilité et cycle de vie", *Réseaux, territoires et identités*, Cahiers de la MRSH, Caen, n°3.

trajectoire d'adulte, petit à petit. L'idée est là d'inscrire l'étude des processus dans une durée réelle, et non plus rétrospective, reconstruite. Cette procédure nous permet d'approcher la diachronie des phénomènes, en démêlant le faisceau des variables liées au temps : ainsi l'avancée en âge, le passage des étapes de l'entrée dans la vie adulte, les effets de synchronie avec une génération, etc., pourront être dissociés. Il sera alors plus aisé d'identifier leur efficacité propre sur les faits observés.

Ensuite, la pluralité des domaines de la vie sociale est appréhendée, afin d'éviter que le monde soit cloisonné par "sphères". Nous traitons en effet l'ensemble de ces sphères (scolarité et formation, travail, localité, activités de loisirs, inscription dans des instances collectives, famille, vie affective...), en nous intéressant particulièrement à leurs interactions respectives. Les priorités affectées à l'une ou à l'autre, leurs poids respectifs (en particulier, mais pas seulement, en termes d'effectifs du réseau), leurs articulations, leurs synchronies, leurs décalages... sont autant de questions qui nous préoccupent. Pour donner un exemple, on peut se poser la question de savoir si, pour ces jeunes, la décision de cohabiter en couple est liée à un certain état des relations amoureuses, à l'obtention d'un emploi, à celle d'un logement, aux rapports avec la famille d'origine que l'on va "quitter", à un certain niveau de revenus... voire à la combinaison de certains de ces facteurs. Les garçons et les filles, les diplômés et les non-diplômés, les enfants uniques et ceux issus de familles nombreuses, ordonnent-ils ces "conditions préalables" de la même façon ? On pourra rechercher les variables sociographiques susceptibles de révéler des clivages sur cette question des agencements de calendriers.

Enfin, et ce dernier point sera plus précisément au coeur de la présente communication, cette recherche repose sur une conception spécifique des réseaux sociaux, qui mérite d'être quelque peu développée ici.

Pour nous, le réseau d'un individu n'est pas simplement la somme de ses relations personnelles. Le réseau construit un système, dont l'architecture complexe a un effet propre qui est différent de celui de ses éléments, effet qui agit globalement sur l'individu et sur chacune de ses relations. Par exemple, une relation précise ne joue pas le même rôle selon qu'elle s'inscrit dans un réseau dense, c'est-à-dire un réseau dans lequel les différents liens sont interconnectés entre eux ("mes amis se connaissent aussi entre eux"), ou bien dans un réseau de faible densité (les relations sont disjointes).

Par ailleurs, nous ne réduisons pas la relation à un lien entre deux individus. Une relation en effet, au-delà de la connexion qu'elle établit avec un partenaire, introduit avec ce dernier tout un "petit monde". Elle ouvre l'accès à un nouvel ensemble, que nous appelons cercle social.

Précisons cette dernière notion. Nous la trouvons présentée par C. Bouglé³, qui la décrit comme l'émergence, entre des individus initialement simplement "assemblés" ou "juxtaposés", d'un facteur qui tend les pensées "vers une même fin", qui "organise les activités", et qui fait que "des phénomènes nouveaux se sont dégagés du contact des individus". C'est ce qu'A. Degenne appelle le "ressort commun" propre à un cercle social. Autour de ce principe de ralliement, le cercle social manifeste un système de normes qui lui est particulier. Il est en effet constitué par "des individus entre lesquels fonctionnent certains codes, certaines règles, des symboles, des représentations, plus généralement un système d'interreconnaissance. Les individus qui forment un cercle social ne se connaissent pas forcément entre eux mais ils se reconnaissent à travers des comportements, des pratiques qui manifestent leur appartenance à ce cercle"⁴. Nous ne sommes pas loin non plus des groupes constituant ces "nous", dont parle G. Gurvitch⁵, avec un certain accent porté sur la dimension identitaire de ces cercles. Pour donner des exemples de cercles sociaux, on peut penser à une classe de lycée, à un club sportif, à la famille de notre nouvelle amie, au groupe de copains d'enfance de notre conjoint, qui se réunissent de temps en temps pour des soirées photos...

Chaque relation donc, ouvre sur un cercle social, introduit un "petit monde". Cette articulation entre relation et cercle social est au coeur de la question que nous voulons discuter ici, et de la "dérive" que nous évoquions plus haut.

Nous l'aborderons sous un angle pragmatique, celui de la construction du guide d'entretien et de la confrontation avec les premiers "cas" rencontrés sur le terrain.

Appréhender les cercles par les relations

Partant de l'idée simple selon laquelle chaque relation ouvre potentiellement "sur" un "monde particulier", il nous fallait concevoir notre outil de recueil de données de façon à ce que, des relations inventoriées, nous puissions accéder aux cercles sociaux. Aussi, notre technique de sollicitation, quel que soit le contexte, a-t-elle consisté en un questionnement en trois temps : recenser les personnes avec qui Ego entretient des liens, comprendre un peu mieux la relation qu'Ego construit avec certains de ces Alters et apprécier la diversité des mondes potentiels auxquels Ego est ainsi confronté.

Pour le contexte *Lycée* par exemple, la question est : "*Y a-t-il dans votre classe des personnes que vous connaissez un peu mieux ? Avec qui vous parlez un peu plus ?*". Les prénoms livrés en réponse sont recensés. Dans un second temps est évaluée la qualité, la force de ces liens. Notre hypothèse est que la capacité des relations à être poursuivies

³ Bouglé C., 1897, "Qu'est-ce que la sociologie?", *Revue de Paris*, 1er Août 1897.

⁴ Degenne A., 1987, "L'acteur social et son réseau", *Un niveau intermédiaire: les réseaux sociaux*, Paris, CESOL.

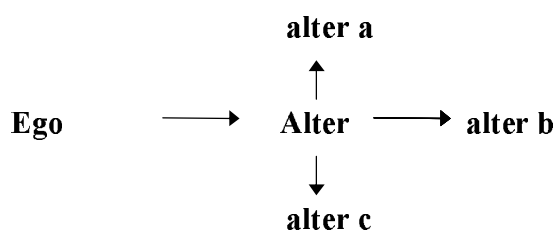
⁵ Gurvitch G., 1968, *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF.

indépendamment de leur cadre d'origine constitue un bon indicateur de cette intensité relationnelle. Nous avons donc distingué, sur la base de leur plus ou moins grande multiplicité, à savoir de la pluralité des contextes qu'elles peuvent traverser, deux types de relations. Pour les unes, qui restent attachées à un cadre social unique (on ne se voit qu'au lycée, par exemple), on s'en tient à cette seule constitution d'une liste de prénoms. Pour les relations qui traversent divers contextes (on se rencontre au lycée et au café), on approfondit alors l'étude de la qualité relationnelle, par une batterie de questions appropriées (origine, ancienneté, fréquence, contenu, activités, etc.).

Et si les activités citées ne sont pas effectuées à deux - Ego et Alter étant seuls ensemble - mais pratiquées avec d'autres personnes, nous pouvons considérer que nous avons affaire à un cercle social, dans la mesure où le mode d'interaction et le ressort commun ne se réduisent pas à une relation interindividuelle. Etant intéressés par les principes d'adhésion et de cohésion de ce cercle, nous poursuivons alors - dans cette première version - la procédure en déplaçant l'intérêt sur le cercle en question. Suivent alors des questions du type : *"Comment en êtes-vous venu à participer à ce groupe ?"*, *"Combien de personnes comprend-t-il ?"*, *"Combien vous-même en rencontrez-vous ?"*, *"Qu'est-ce qui vous relie ?"*, *"Dans quelles circonstances vous rencontrez-vous ?"*, *"Pour quoi faire ?"*, etc. Et pour en savoir encore un peu plus sur le ressort d'action de ce cercle, son mode de structuration et la distribution des rôles en son sein, quelques questions complémentaires sont posées : *"Que diriez-vous de l'ambiance de ce groupe ?"*, *"Y a-t-il des oppositions, des frictions ?"*, *"Est-ce que ça irait mieux si certains s'en allaient ?"*, *"Est-il arrivé que certains soient fortement contestés ?"*, *"A quel propos ?"*, *"Qu'est-ce qui se passerait si certains s'en allaient ?"*, *"Est-ce que ça serait risqué pour le groupe ?"*, etc.

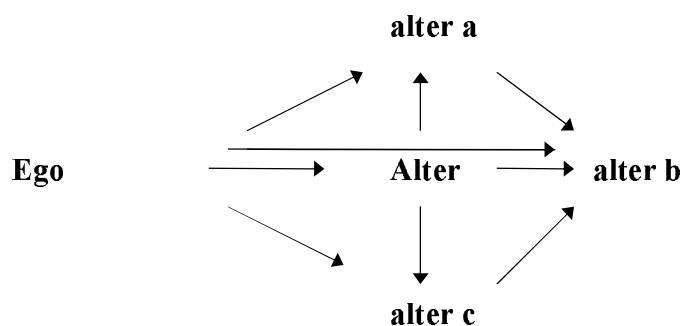
Conformément à notre conception initiale, il était donc bien question, là, de générer des cercles à partir de relations personnalisées. Et globalement, la confrontation au terrain semblait confirmer notre manière de voir les choses, bon nombre de relations ouvrant bel et bien "sur" un monde particulier. Cette articulation, *grosso modo*, s'apparentait plus ou moins à l'un des trois cas de figure suivant :

I - Ego connaît d'autres alters via Alter



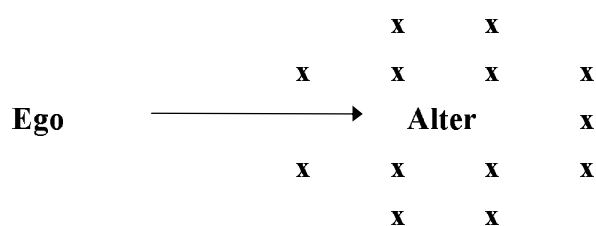
Ego a une relation avec d'autres alters (a, b, c) par l'entremise d'Alter. Mais Ego n'a pas de relation avec ceux-ci sans Alter. La relation est médiante. Il existe cependant des variantes. Les alters peuvent être beaucoup plus nombreux.

II - Ego a des relations avec d'autres alters sans la médiation d'Alter



Ego est en relation avec Alter et d'autres alters (a, b, c). Il a donc des relations avec tous les alters sans la médiation d'un tiers. Mais là aussi des variantes sont possibles, certains alters pouvant ne pas être rencontrés sans la médiation d'une tierce personne. Ce cas de figure serait en quelque sorte intermédiaire entre I et II.

III - Ego est en contact avec la bande d'Alter



Enfin, dernier cas de figure, Ego est en relation avec le groupe d'Alter, mais n'a pas de liens particularisés avec les autres. De ce fait, ceux-ci (x, x, x...) ne sont pas représentés ici comme des "alters" à part entière (a, b, c...). Nous sommes dans le cas type de "La bande à X", un Alter qui marque le groupe de son empreinte.

Dans chacun de ces cas de figure, la relation privilégiée ouvre bien sur un monde particulier. Autrement dit, le principe selon lequel : *"Il n'existe pas de cercle sans relation"* s'applique pleinement ici.

Mise en lumière de "nébuleuses", ou l'épreuve du terrain

Mais assez rapidement, il nous a fallu remettre en cause la validité "systématique" de notre conception initiale, le terrain nous confrontant à une situation nouvelle que nous n'avions pas envisagée.

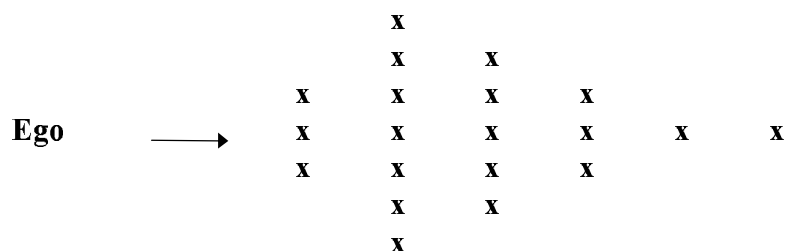
A la sortie de l'école, un adolescent se rend dans un abribus. Puis, s'il ne trouve personne, il continue jusqu'à la fontaine et, en dernier ressort, va dans un café. En gros, il sait que dans l'un de ces lieux, il trouvera des copains, dont il ne connaît cependant que peu de choses. Une adolescente, Lucile, fonctionne elle aussi sur ce mode, mais par cafés : *"Je sais que, de toutes façons, je peux les trouver là (...) Chaque groupe a son bar attiré (...) Y'a "Le 23"... le Vertigo (...). C'est pas des gens... j'ai pas leur téléphone, j'ai pas leur adresse, je les contacte jamais, mais je sais que je peux les trouver quelque part"*.

Si ce mode de fonctionnement n'est pas généralisable, du moins au regard de l'état d'avancement de notre travail, ces cas n'en sont pas moins illustratifs d'une forme de sociabilité particulière : l'ouverture sur ce petit monde ne se réalise pas par le biais d'une relation individualisée.

Ce sont plutôt des occasions, comme la sortie de l'école, des heures et des lieux qui construisent la démarche, et qui marquent cette sociabilité. Rituellement, et pour un temps limité, Ego cherche à rejoindre quelque part, puis à se joindre à un collectif somme toute assez flou, et pour le moins fluide. Se "fondre" dans une nébuleuse dont on participe, mais sans autre visée que de "partager" un moment ensemble, telle semble bien la motivation première. L'immersion dans cette nébuleuse fluctuante, à géométrie variable, semble relativement prisee par certains, bien que les relations qui s'y éprouvent soient "affectivement" légères et peu distinguées par individus, peu personnalisées.

Confrontés à ces cercles, que l'on peut qualifier de "flottants" puisque non amarrés à une relation, il nous fallait admettre que *certains cercles ne sont pas générés par des relations*. D'où le quatrième cas de figure que nous devons prendre en compte :

IV - Ego fréquente une nébuleuse



Ego fréquente une nébuleuse essentiellement caractérisée par une "présence" à certaines heures, dans certains lieux, à laquelle s'ajoute éventuellement un aspect rituel, mais il n'a pas de relations privilégiées avec ses participants, qui peuvent être occasionnels. Les liens sont affectivement légers, et l'on peut même postuler une interchangeabilité des acteurs. Dans ce cas de figure, le "ressort commun" de ce cercle un peu particulier relève davantage du partage de pratiques communes, voire d'une "pratique d'un lieu", que d'une tension "vers une même fin" qui impliquerait une intentionnalité construite *a priori*. Ceci dit, subsistent bien les notions de ressort commun et d'interreconnaissance qui indiquent l'existence d'un cercle social ; celui-ci, simplement, est relativement moins centré sur des relations interpersonnelles que ceux auxquels nous étions habitués dans d'autres recherches.

Ajustement de la perspective

Faute d'avoir envisagé cette quatrième possibilité, il nous fallait revoir notre protocole d'enquête. Un ré-ajustement s'avérait en effet nécessaire, sauf à laisser de côté cette dimension qui, bien que non entrevue à l'origine, relevait de notre perspective.

La sollicitation de départ reste la même. "*Y a-t-il dans votre classe des personnes que vous connaissez un peu mieux ? Avec qui vous parlez un peu plus ?*". L'inventaire des prénoms cités suit. Mais plutôt que de passer aussitôt à la fiche "Relation" afin de préciser la nature de chacune des relations, on enchaîne désormais directement par la question : "*Y a-t-il d'autres personnes avec vous ?*". Et si tel est le cas, on "amorce" d'emblée la procédure "Cercle", justement afin de ne pas passer à côté de ces nébuleuses flottantes qui, n'étant pas forcément ouvertes par une relation, doivent pouvoir dans la procédure en être affranchies, dissociées. Nous avons donc supprimé ce "filtre" qui dans la première version soumettait les questions sur le cercle social aux questions sur les relations les plus approfondies.

Bien entendu, cette modification ne vaut pas que pour le seul contexte *Lycée*. Notre système de sollicitation étant *grosso modo* identique quel que soit le contexte, chacun d'entre eux intègre désormais cette possibilité d'appréhender ces nébuleuses flottantes.

Reste à se demander quels enseignements nous pouvons tirer de cette "découverte". Il est sans doute un peu tôt pour se prononcer de manière définitive. Mais, à titre hypothétique, ne peut-on jeter les bases d'une interprétation minimale ?

"Relationner" sans se lier

Faisant état de ses travaux sur la sociabilité, et plus spécifiquement sur l'amitié, Claire Bidart⁶ notait qu'avec l'avancée en âge la sociabilité à base collective a tendance à diminuer.

Pour les jeunes en effet, les rencontres sont davantage organisées par "groupes", des groupes qui sont étroitement ancrés et référés dans un contexte précis, celui de la rencontre et des activités initiales. Plus tard, on passe à un mode de relation davantage fondé sur un échange personnalisé, concentré sur la dimension interindividuelle, qui autorise davantage la "circulation" dans des cadres diversifiés, et l'évolution des activités partagées. Des groupes contextualisés, on passerait donc à des relations plus électives, autrement dit à une sociabilité plus individualisée, moins agrégée, ce phénomène étant apparemment plus précoce au sein des couches supérieures.

Dans cette perspective, ne peut-on alors considérer ces nébuleuses (exercice d'une sociabilité collective non particularisée) comme la phase précédant l'émergence de groupes contextualisés (exercice d'une sociabilité collective mais plus structurée), sachant que ceux-ci seraient annonciateurs de l'étape plus élective (sociabilité plus individualisée) ?

Une telle interprétation n'est sans doute pas à exclure. En effet, à un âge où les identités sont incertaines, souvent en transition, il est possible qu'une sociabilité collective, peu stable et peu marquée par des statuts, mais témoignant d'une certaine identité (codes, *look*, etc.), soit attractive, voire même structurante pour ceux qui, somme toute, ont des attentes peu spécifiées. N'oublions pas toutefois que ces jeunes bénéficient aussi par ailleurs du soutien d'autres groupes structurés et structurants, tel le noyau familial. Cette "sociabilité sans attache" n'est donc pas exclusive d'autres formes de sociabilité plus courantes. L'assurance qu'offrent celles-ci, conditionne d'ailleurs peut-être la pratique de celle-là, voire y prédispose.

Reste qu'aller dans ce sens revient implicitement à attribuer un caractère juvénile à cette forme de sociabilité. Or, excepté l'évolution tendancielle évoquée par Claire Bidart, rien ne

⁶ Bidart C., 1994, "Amitiés et crises, le lien social à l'épreuve", in *Identités à l'épreuve de l'incertitude*, MRSH, Caen, pp.83-108.

nous autorise à penser que l'exercice de ce type de sociabilité soit spécifiquement, ou en tout cas exclusivement, le fait de cette classe d'âge.

En fait, il est probable que tous ceux dont l'identité reste ou redevient incertaine, et qui de surcroît, ne bénéficient pas d'un statut minimal clairement reconnu, notamment par leur groupe social immédiat, soient davantage prédisposés que d'autres à se "fondre" dans des groupes statutairement peu marqués et peu structurés. Autrement dit, cette pratique sociale ne serait pas spécifiquement juvénile, mais sans doute plus développée à cet âge de la vie parce que les identités ne sont pas encore stabilisées et que les statuts sont en devenir. Mais on peut fort bien imaginer qu'à un âge plus avancé, suite à un divorce et/ou à un licenciement par exemple, des adultes en "manque" de repères et en quête de sociabilité soient tout autant prédisposés à fréquenter des lieux "ouverts", tels des bars par exemple parce que ceux-ci offrent parfois l'opportunité d'appartenir momentanément à un groupe sans appartenance.

Il conviendrait cependant de réaliser des travaux précis sur ce point car avec la maturité, il est probable que cette pratique diffère quelque peu de celle que nous mettons ici en lumière. On peut toutefois se demander, en retournant la proposition - et à titre hypothétique -, si les positions statutairement établies (et même, peut-être, dominantes), et reconnues comme telles, ne contribuent pas à limiter, voire "interdire" l'exercice d'une sociabilité ne transitant pas par des relations privilégiées.

Pour ne pas conclure

Dans la perspective longitudinale qui est la nôtre, la question se pose bien évidemment du devenir de ces nébuleuses, ainsi que du mode d'"usage" qu'Ego peut en faire. Ces nébuleuses sont-elles condamnées à disparaître de son environnement lorsque, avançant en âge, il se construira globalement une sociabilité plus directement "relationnelle" ? Ou bien continueront-elles à servir d'"antichambre" relationnelle, en constituant un préambule à la création d'un cercle social plus structuré, au sein duquel des relations plus électives seront distinguées par la suite ? Assisterons-nous donc à la disparition de ces nébuleuses avec l'âge, à un retrait définitif d'Ego de ces groupes informels à un moment donné, ou bien verrons-nous se restructurer progressivement ces sous-ensembles selon des modalités plus classiques, Ego transformant ses relations avec ses partenaires plutôt que de s'en séparer ?

Le rapport entre les différents types, ou peut-être différents "moments" des procédures de construction relationnelle (nébuleuses, cercles sociaux, relations), reste une question complexe. Il est clair que dans la plupart des cas, les divers modèles coexistent chez les mêmes personnes. Leur pondération et leur articulation, elles, varient. Mais de quelle façon, pour qui, et avec

quelle évolution dans le temps ?... Autrement dit, trouverons-nous divers modèles d'évolution avec l'âge ou pas ? Dans quelle mesure les rapports au travail, à la famille, sont-ils déterminants ? Verrons-nous apparaître à cet égard différentes matrices culturelles en fonction des milieux sociaux ou pas ? Ces questions sont au centre de notre recherche. La dimension longitudinale nous autorise, à titre hypothétique, certaines "audaces", puisqu'elle nous fournira, du moins l'espère-t-on, les moyens d'en éprouver la pertinence.

Si l'on admet que les relations interpersonnelles, et la manière dont elles se structurent à partir de l'environnement, sont bien au coeur des processus d'insertion sociale, l'enjeu est d'importance. C'est pourquoi cette modalité du rapport aux autres, cette forme spécifique de cercle social, que nous avons appelée "nébuleuse", et qui elle aussi - à sa manière - ouvre sur des "petits mondes", mérite d'être appréhendée très sérieusement. Et cela d'autant plus qu'elle semble spécifique de situations de transition, durant lesquelles certaines identités se révèlent "incertaines".

Notons toutefois que l'exercice de ce type de sociabilité est sans doute plus urbain que rural. Nous ne pouvons en juger précisément ici, notre population résidant dans une agglomération urbaine. Mais sur la base de nos travaux antérieurs⁷, nous sommes en droit de le suggérer ; d'abord parce qu'il n'existe guère de lieux adéquats - à la fois assez anonymes et ouverts, libres d'accès - pour prédisposer à des regroupements de ce type dans les petits bourgs ruraux, ensuite parce qu'il est bien délicat d'y avoir des relations peu personnalisées. En effet, l'interconnaissance y est assez importante pour que les individus soient d'emblée situés, identifiés comme "fils de...", "propriétaire de..." , et qu'ainsi leur fréquentation engage tout un ensemble de repères et de liens sociaux établis, référés. On ne peut y pratiquer cette sociabilité "flottante", logée dans l'espace flou d'une nébuleuse, que nous avons mise en lumière ici.

Une fois ces enseignements tirés de l'épreuve du passage à l'enquête de terrain, et les ajustements nécessaires opérés dans la procédure de recueil des données, il reste donc à poursuivre le repérage de ce mode particulier de sociabilité, en essayant de cerner les conditions et les limites de ses réalisations.

⁷ Le Gall D., 1995, *Samia, Delphine, Franck et les autres, Discours de l'exclusion ordinaire*, Rapport de recherche pour la Délégation Interministérielle auprès des Jeunes, LASAR, Université de Caen, 272 p.

Débats

A. Degenne :

Il me semble que nous avons tout à gagner à prendre un peu de recul par rapport à la littérature sur les réseaux ; l'histoire a fait que les psychosociologues se sont passionnés pour les structures, et qu'on a un peu facilement réifié la notion de relation, sans regarder ce qu'il y avait derrière. Essayons de l'aborder par des interrogations théoriques. Je vois trois questions.

Tout d'abord, je cherche l'acteur, avec la question : d'où viennent les ressources et les contraintes qui vont déterminer son action ? C'est-à-dire comment un cercle social ou une relation vont-ils être le lieu où sont activées, où fonctionnent des normes, des règles, des codes, ce qui fait que l'individu est amené à agir de telle ou telle façon ? Les cercles sociaux sont un moyen de trouver ce qui fait les normes sociales. Le terme de norme peut faire problème dans la mesure où, en sociologie, il renvoie immédiatement à des théories fonctionnalistes. En fait, dans le courant de l'analyse des réseaux, l'idée de norme est plus souple, ouverte, et elle réfère à tout ce qui à un moment donné, parce qu'on est dans un contexte social donné, s'impose plus ou moins à un individu, et infléchit son action. On trouve ça dans Simmel, dans Bouglé, ce n'est pas nouveau, cette notion de norme comme étant ce qui fait qu'on est influencé, poussé à agir d'une certaine façon, par la présence et la participation à un cercle social. Ca, c'est le côté théorie de l'acteur, c'est un regard qu'il faut porter sur les cercles sociaux en même temps que sur les relations.

Le deuxième aspect, c'est l'identité, la reconnaissance : on se reconnaît comme étant membre d'un certain groupe (les « nous » de Gurvitch). On est dans un groupe qui a une identité, et cette identité compte pour nous. Dans cette enquête, il y a pas mal de choses qui réfèrent à cela et qui devraient nous apporter des éléments de réponse à des questions telles que : comment l'appartenance à des groupes contribue-t-elle à construire l'identité des individus, et qu'est-ce qui fait que ceux-ci se reconnaissent à un moment donné comme étant membres de quelque chose ? Comment cette dimension identitaire s'articule-t-elle à des rôles sociaux ? On peut par exemple avoir des cercles tout à fait fonctionnels et où il y a peu d'identité, et on peut avoir des cercles surdéterminés par l'identité mais qui ne s'articulent pratiquement à aucun rôle social. Comment tout cela évolue-t-il dans le temps ?

Le troisième aspect, sur lequel je ne suis pas au clair du tout, c'est les relations. On peut avoir des interactions qui ne deviennent jamais des relations, et c'est une question importante aussi. Quand je vais chez le boulanger acheter mon pain, j'ai une interaction avec lui, je peux y aller tous les jours, il se peut qu'elle ne devienne jamais une relation. D'autre part, il y a les cercles sociaux. Les relations peuvent être insérées dans un cercle social ou en venir, et s'en abstraire. Il y a des moments où l'on peut considérer le cercle comme une nébuleuse, dans

laquelle naissent des liens personnels qui n'auront, un jour, plus rien à voir avec la nébuleuse. Là, l'observation longitudinale devrait nous montrer sa richesse.

D'un autre point de vue, j'ai toujours dit que les cercles sociaux pouvaient très bien être des cercles de deux individus, et qu'on avait sans doute intérêt à considérer une dyade comme un cercle particulier ; c'est un point de vue « formel », je dirais. Si l'on admet que des normes créent un cercle, parce qu'elles ne fonctionnent que dans ce cercle là, et même le fait que les rôles y soient différenciés, tout cela peut très bien s'appliquer à la dyade. J'ai envie de trouver des définitions et des concepts généraux qui s'appliqueront aussi bien aux dyades qu'aux cercles plus vastes.

Didier Le Gall

Ce ne sont d'ailleurs pas d'emblée les individus qui nous intéressent, mais le cercle en tant qu'il contraint. Il n'est d'ailleurs pas toujours évident d'en tracer les limites. Si je reprends l'exemple que Célestin Bouglé⁸ propose pour définir les cercles sociaux : dans une diligence, la simple juxtaposition des passagers ne suffit pas à faire un cercle social ; mais l'apparition d'une diligence rivale, en faisant "battre les coeurs à l'unisson", crée un ressort commun, et donc un cercle social. Je proposerais pour ma part de réécrire le scénario comme suit : à l'apparition de la diligence rivale, les coeurs des trois hommes battent à l'unisson, alors que la femme reste de marbre. Question : combien de cercles sociaux y a-t-il ? Je dirais un seul, parce que la femme à elle seule ne constitue pas un cercle social ; et d'un autre côté, on pourrait dire qu'elle en constitue un, puisqu'elle ne réagit pas comme les autres.

Alain Degenne :

On pourrait aussi dire qu'il n'y en a qu'un, que la femme est dans le même mais qu'il y a une différenciation des rôles à l'intérieur du cercle. Elle se place dans son rôle de femme, et elle s'oppose sur certains points aux rôles des hommes.

Il y a une autre dimension qui m'intéresse dans les cercles. Prenons la famille : nous allons constituer la matrice de tous les membres de la famille de notre interlocuteur. Tous ces membres existent, et pourtant il n'y a pas forcément de lien, de relation. C'est pareil finalement pour le voisinage, ou pour le milieu de travail. Il y a un groupe, défini par la société, un groupe dont on voit assez bien les bornes, dans lequel l'acteur peut ensuite activer des liens, ou pas. Que sont, du point de vue relationnel, ces univers sociaux qui s'imposent de l'extérieur, et qui font que certaines relations peuvent exister ou ne pas exister ? Finalement, cela n'a jamais été

⁸ Bouglé C., 1897, "Qu'est-ce que la sociologie ?", *Revue de Paris*.

construit. Et pour moi c'est très différent de ce que sont les liens passés, les liens avec des gens qu'on a connus, qui ne sont pas actifs mais qu'on pourrait, à un moment, aller chercher.

Tout cela a un rapport avec le concept de capital social : comment construire le capital social ? La plupart du temps, les sociologues prennent les liens actifs. Mais on a des liens virtuels aussi : si l'on a besoin de téléphoner, on peut aller chez le voisin ; on peut aussi être amené à croiser des gens de sa famille qu'on n'aime pas à des occasions régulières ; on peut être amené à interagir avec des collègues même si l'on ne se reconnaît pas du tout comme étant dans un cercle social avec eux. Et là il y a un problème, par rapport à la notion de relation : il y a les liens virtuels qui ne sont pas actifs, il y a les liens actifs, et dans les liens actifs il y a les liens récurrents et les autres... comment classer tout cela ?

Henri Peyronie :

Les cercles sociaux, et les ressorts communs, m'ont fait penser à la question des foules. Mais il faut restreindre cette foule, et moi ça me renvoie à certaines situations qu'on peut observer dans la ville ; je pense à la patinoire, à certaines boîtes de nuit "réservées" aux adolescents, à certains types de concerts, mais aussi par exemple aux manifestations lycéennes. Là il y a un phénomène de foule, une revendication d'appartenance de classe d'âge et d'exclusion des autres classes d'âge extrêmement forte, des signes de reconnaissance... Ceux-ci sont vestimentaires par exemple, mais plus généralement renvoient à une revendication d'*hexis* corporelle partagée, très très forte, et qui me semble prendre le pas sur d'autres signes, liés à des origines de classe par exemple. Est-ce qu'on peut appeler ça des cercles ?

Alain Degenne :

Pour moi, la foule justement c'est le non-cercle, c'est là où il n'y a pas de structuration sociale *a priori*. Mais il y a foule et foule. Rien d'autre que le hasard ne réunit les centaines de personnes que l'on croise dans les rues un vendredi soir. Mais les rassemblements qui viennent d'être évoqués sont d'une autre nature. S'ils fondent une reconnaissance identitaire, je ne vois pas d'inconvénient à les appeler des cercles. Mais est-ce aussi simple ? Une manifestation, par exemple, c'est quelque chose qui est déjà très structuré ; est-ce que c'est un cercle, est-ce que c'est beaucoup de cercles mélangés, je n'en sais rien, mais c'est structuré, il y a des groupes qui sont venus en car pour suivre une banderole et défendre une idée, à côté il y a les casseurs qui sont venus aussi pour faire quelque chose et qui ont leurs règles : il faut qu'ils repartent avec un blouson piqué dans une vitrine ; il y a les dragueurs aussi, qui viennent avec leur objectif propre... Il y a toute une société qui est déjà très très organisée. C'est sans doute la même chose dans le public d'un match. Est-ce que c'est la vraie foule, et y a-t-il une vraie foule ? Même si l'on n'appelle pas ça un cercle, c'est un ensemble à analyser.

Claire Bidart :

J'ajouterais que même si cela a l'air flou, quand on dit qu'il y a simplement un lieu et une heure, par exemple dans un café, c'est vrai qu'il y a parfois des nouveaux, on ne connaît pas tous les prénoms... mais on reconnaît quand même les gens : "celui-là, je l'ai déjà vu". On va à une table où il y a des gens qu'on reconnaît. Sinon, il suffirait effectivement, dans le cas de figure dont parle Henri Peyronie, de rentrer dans le café. Il y a des cafés de jeunes effectivement, on sait que dans ce café à 18 heures il n'y a que des jeunes, et on y va ; c'est un phénomène de reconnaissance sociale, plus large. Nous, ce dont on parle avec ces "nébuleuses", ce sont quand même des situations où l'on reconnaît des personnes, même s'il n'y a pas de relation interindividuelle construite. On parle ici de la différence entre connaître et reconnaître.

Daniel Lavenu :

Les exemples de la patinoire, des boîtes, etc., c'est vrai que pour nous ce ne sont pas des nébuleuses, ni des cercles. Ce seraient plutôt des contextes, qui peuvent être effectivement "marqués", et où existent éventuellement aussi des cercles et des relations ; mais les nébuleuses sont repérées davantage "institutionnellement". Par exemple, cela peut être l'appartement d'un copain qui ne vit plus chez ses parents : par définition c'est là que ça va être le plus pratique de se retrouver, et c'est là que vont se retrouver plein de gens qui sont plus ou moins choisis ; mais même s'ils ne sont pas choisis, le seul fait de ne pas être exclus ou rejetés par d'autres, implique qu'ils peuvent être là même si on n'a pas toujours envie de les fréquenter. L'essentiel c'est qu'on sache qu'un certain nombre de personnes qu'on apprécie se retrouvent là.

Vincent Veschambre :

A propos de la différence entre relations actives et inactives, je pense qu'effectivement à l'étape où vous en êtes, il est relativement facile de distinguer les deux, mais j'ai l'impression qu'au fur et à mesure, ça risque de se compliquer. Il y aura des relations latentes, des relations potentielles, qui vont durer, qui seront susceptibles d'être réactivées, et je me demande si vous n'aurez pas à creuser cette différence entre relations actives et inactives.

Didier Le Gall :

C'est vrai. On fera une interrogation tous les deux ans. Imaginons qu'une relation n'ait pas du tout été activée pendant deux ans ; ça ne veut pas dire qu'on considérera pour autant qu'elle n'est pas réactivable.

Claire Bidart :

Et puis nous on posera la question, deux ans après, sur cette relation ; on ne va pas l'oublier. On pourra donc avoir du discours sur le fait même qu'elle n'ait pas été activée. Cela nous intéresse aussi.

Didier Le Gall :

Pour certaines relations, le fait de ne pas se voir pendant 6 mois n'est pas grave ; pour d'autres en revanche, il faut se voir presque tous les jours. Les normes sont variables selon les relations, et selon les moments aussi. Certaines personnes se voient tous les jours ; puis, après un déménagement elles ne s'écrivent qu'une fois par an, mais la relation reste active. Seul le mode d'"activation" a changé. Il s'est adapté à la nouvelle situation.

Claire Bidart :

On disait dans un séminaire précédent que les distances, mais aussi peut-être les durées, sont socialement différenciées et distribuées. Selon les classes sociales, 20 kilomètres c'est énorme, ou ça n'est rien du tout ; de même en ce qui concerne le temps, pour certains 6 mois ce sera très long, et pour d'autres, pas du tout... Il y a les situations, les périodes, aussi, qui jouent.

Dominique Beynier :

Le quatrième modèle, la nébuleuse, ne me semble pas strictement juvénile. Travaillant sur l'insertion des personnes handicapées, je retrouve ce type de choses. Il y a des endroits où ils vont, ils ne connaissent pas forcément quelqu'un, mais c'est un lieu important pour eux. Il faut qu'ils aillent à cet endroit là, où ils savent qu'ils vont voir des gens qu'ils ont déjà vus et dont en effet la tête leur revient, sans qu'ils puissent forcément dire qui sont ces gens, ni ce qu'ils font, ni quel type de relation spécifique ils ont avec eux... Mais ils sont là parce qu'ils savent que ce lieu existe et qu'ils peuvent y aller. Et ce sont des gens qui ont 30, 35 ans.

Claire Bidart :

Ils ont quelque chose en commun, et le lieu en fait partie. Nous sommes d'accord, ça existe aussi certainement chez les adultes. On parle de spécificité des jeunes, parce qu'on a trouvé ici ce mode de sociabilité plus net, et plus important. C'est ici, auprès de ces jeunes, qu'on a été obligés de le mettre clairement en lumière, et d'y réfléchir davantage.

Dominique Beynier :

C'est peut-être une question de catégorisation sociale, et d'indifférenciation peut-être plus grande des jeunes devant la catégorie sociale d'appartenance, qu'un problème d'âge. Il y a aussi des gens en rupture, là. Si on dit "juvénile" dans le sens d'une période d'indétermination, ou d'une transition, je suis d'accord.

Didier le Gall :

Il y a aussi la dimension de la différenciation culturelle. Nous sommes dans un système pluri-culturel et on l'oublie ; ainsi il y a des aspects dont on pourrait dire, au sens franco-français, qu'ils sont juvéniles, alors qu'ils ont peut-être une toute autre signification en référence à une autre culture. Par ailleurs, nous sommes dans une société qui tend aujourd'hui à promouvoir le temps libre, dans le registre de la vacuité, c'est-à-dire de promouvoir des possibilités de contacts indéterminés et indéfinis parce que de plus en plus de personnes sont comme ça...

Dominique Beynier :

C'est vrai que les personnes dont je parle sont, du point de vue du temps, dans la vacuité la plus absolue. Ils le manifestent comme le besoin d'aller dans ces endroits là, justement pour ne pas être seuls.